N° 1208. MERCREDI 15 NOVEMBRE 1865 10me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE BULLIER et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 14 Novembre 1865

BULLETIN

La *Patrie* annonce que de grandes réductions sont à la veille d'être opérées dans l'armée, et qu'un décret dans ce sens aurait été signé par l'Empereur. Un bataillon de chacun des sept régiments de grenadiers et de voltigeurs, plus deux compagnies dans le régiment de gendarmerie seraient supprimés. Dans l'infanterie de ligne chacun des cent régiments perdrait trois compagnies. Pour la cavalerie, les deux régiments de carabiniers seraient fondus dans les deux de cuirassiers de la garde. Chacun des cinquante régiments de la ligne (les deux de carabiniers n'existant plus) seraient ramenés à cinq escadrons au lieu de six. Pour l'artillerie, quarante batteries disparaîtraient.

Le gouvernement de l'Empereur toujours plein de bienveillance pour l'armée, afin de rendre moins lourd aux officiers une réduction aussi considérable, songerait à améliorer les retraites des officiers atteints par cette mesure et arrivés à limite d'âge, en leur assurant autant que possible des positions dans les services civils.

Les économies obtenues sur le budget de la guerre par cette mesure seront considérables; mais ce serait ne pas connaître les rouages de l'armée que de croire que ces économies pourront être obtenues immédiatement, et que le budget de 1866 pourra être dégrevé brusquement d'une somme aussi forte. A côté des économies à effectuer, il y a des intérêts sacrés à sauvegarder, sur lesquels tous les gouvernements réguliers ont toujours eu soin de veiller avec sollicitude.

D'après des lettres particulières de Mexico, dit le *Bulletin de Paris*, en même temps que M. Langlais serait chargé du ministère des finances, le maréchal Bazaine recevrait le portefeuille de la guerre. On fonde, non sans raison, de grandes espérances sur cette détermination de l'Empereur Maximilien.

En rentrant à Berlin, M. de Bismark n'a pas trouvé les choses en aussi bon état qu'il l'espérait. La Prusse est décidément forcée de renoncer à une intervention immédiate à Francfort par suite du refus de l'Autriche de se prêter à une politique agressive. Dans les négociations relatives aux mesures à prendre contre la liberté de la presse et le droit de réunion, le cabinet de Vienne aurait fait observer que le bon vouloir de l'assemblée fédérale n'avait jamais fait défaut. Il faut bien, quelque humeur qu'il en ait, que M. de Bismark incline à ces idées.

On est donc tombé d'accord qu'il faut se servir de la Diète fédérale pour en finir avec la réunion des députés allemands et avec le Nationalverein.

Il est question d'une note que M. de Bismark serait décidé à envoyer à Vienne et dans laquelle il proposerait la solution définitive de la question des Duchés. Le cabinet de Berlin repousserait toute idée d'une garantie des possessions autrichiennes par la Prusse, mais n'en demanderait pas moins à l'Autriche la cession de ses droits sur le Sleswig et le Holstein, en offrant sans ambages une indemnité pécuniaire.

Le roi Victor-Emmanuel, accompagné des ministres qui l'ont suivi à Naples, du préfet et du maire de Naples, a visité les cholériques dans les hôpitaux; il a examiné les services sanitaires et donné des secours aux malades.

Sa Majesté est rentrée lundi à Florence.

D'après un lettre de Florence, M. Rattazzi aurait de grandes chances d'être nommé président de la Chambre des députés d'Italie.

J. REBOUX

L'Empereur a adressé la lettre suivante à S. A. la princesse Napoléon Baciocchi :

» Palais de Saint-Cloud, 12 novembre 1865.

« Ma chère Cousine, je tiens a vous dire combien j'ai été satisfait de ma visite » à Korn-er-Houet. Voilà sept années que » vous vivez dans un pays naguère presque inculte, au milieu des braves bretons, ayant en vue le progrès de l'agriculture et l'accroissement du bien-être des populations qui vous environnent. » Les succès que vous avez obtenus par » une persévérance exemplaire méritent » tous mes éloges et, en vous encourageant » à continuer, je vous renouvelle l'assurance de ma sincère amitié.

» Votre affectionné Cousin.

» NAPOLÉON »

On écrit de Mexico, le 10 octobre :

« L'inauguration de la statue du curé Morelos, l'un des héros de l'indépendance mexicaine, a eu lieu le 30 septembre dernier au matin, en présence de leurs Majestés. Le monument s'élève sur la place Guardiola. Morelos, bien que revêtu du costume ecclésiastique, tient dans la main droite une épée et semble dire aux Indiens des tribus de le suivre. L'Empereur Maximilien, ayant prescrit de laisser approcher la foule, a répondu à l'orateur officiel que c'était avec joie qu'il s'associait à l'hommage rendu à un homme né dans l'obscurité, sorti des rangs les plus humbles et appartenant aux races mixtes qui forment l'immense majorité de la nation qu'il a concouru si puissamment à émanciper, alors que, pauvre curé, il gouvernait des provinces et qu'il scellait de son sang l'indépendance de sa patrie. Les paroles de l'Empereur ont été accueillies avec le plus vif enthousiasme. On avait choisi le centième anniversaire de la naissance de l'humble curé du Michoacan pour inaugurer sa statue.

« Il y a deux jours, l'empereur a inauguré le chemin de fer qui relie Chalco à la capitale. MM. Sauvage et Cie ont obtenu la concession de Mexico à Toluca, et les travaux, malgré les pluies, sont poussés avec activité sur la ligne de Puebla à Vera-Cruz. Dans une inondation qui vient d'avoir lieu à Salamanca, les militaires français se sont distingués par leur empressement à combattre le fléau et à porter secours aux habitants.

« L'exploitation des mines se développe et leurs produits ne cessent d'augmenter. Il est arrivé à Tampico un convoi d'argent de 1,100,000 piastres destiné pour l'Europe. Le convoi de Guanajuato attendu ici n'est qu'à quelques lieues de la capitale. Dans le mois d'août dernier, l'hôtel des monnaies de Guanajuato a frappé 387,000 piastres fortes, et celui de Mexico a reçu pour le monnayage la valeur de 413,507 piastres en or et en argent durant le mois de septembre. Une fois la saison des pluies passée, les routes se consolideront, et le beau temps facilitera les travaux d'extraction et le transport des métaux précieux.

On écrit d'Alexandrie au *Monde :*

« On cherche à accréditer un mensonge pour détourner le ressentiment public qui condamne la Mecque pour le rejeter sur l'Inde et le Gange que l'on dit être les seuls foyers du choléra.

« Il est démontré, maintenant, que le choléra nous est venu des caravanes de la Mecque, comme de là aussi nous vient le fanatisme qui éclate en révoltes, en assassinats et en incendies.

« Il faut supprimer le fléau qui ravage l'Europe, pour cela il faut atteindre Médine et la Mecque; il faut supprimer le fanatisme qui, depuis trente-cinq ans, ravage l'Algérie, tue nos colons, massacre nos frères d'Orient.

« Pour supprimer ces infâmes pélérinages, il faut en supprimer les lieux. »

Le gouvernement britannique se loue, dit-on, beaucoup de l'aide qu'a prêtée aux autorités de la Jamaïque le capitaine général de l'île de Cuba.

Au moment où l'insurrection des noirs a éclaté, il n'y avait à la Jamaïque qu'un seul bâtiment, la canonnière à vapeur *Onyx*, les autres navires de la station ayant été envoyés en mission. Le capitaine-général a mis à la disposition des Anglais trois transports espagnols pour aller chercher des troupes dans leurs autres possessions des Antilles.

Nous avons annoncé que des renforts allaient être dirigés d'Angleterre sur la Jamaïque. Les journaux de Londres confirment le fait. Nous apprenons que deux nouveaux bâtiments de guerre ont reçu l'ordre d'armer pour cette destination. Ce sont les transports à vapeur *Simoun* et *Rinaldo*, en ce moment à Portsmouth.

(*Patrie.*)

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Bruxelles, 13 novembre.

Un arrêté royal du 12 courant, signé à Ardennes, nomme M. Jules Bara, ministre de la justice, en remplacement de M. Tesch dont la démission a été acceptée.

Londres, 13 novembre.

Le *Morning-Post* et le *Daily-News* reproduisent deux nouvelles notes adressées le 14 octobre et le 3 novembre par lord Russell à M. Adams et une autre de ce dernier à lord John Russell du 17 octobre. Ces feuilles constatent que la correspondance échangée ne fait nullement avancer la controverse qui existe entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Lord Russell ne fait qu'expliquer le projet anglais de soumettre la question à une commission européenne, tandis que M. Adams rejette toute espèce d'arbitrage.

Le *Times* donne de nouveaux détails sur l'insurrection de la Jamaïque qui reste limitée à la partie orientale de l'île dans le voisinage de la baie Morant où elle a pris son origine. Les nègres ont mis à mort tous les blancs qu'ils ont pu capturer. La cour de justice où siégeait le tribunal, a été attaquée. Des atrocités ont été commises dans le genre de celles qui se sont produites aux Indes Orientales, lors de l'insurrection des Cipayes. Des prêtres ont été tués. Il ne reste plus un seul blanc dans tout le district Est de la Jamaïque.

Marseille, 12 novembre soir.

Les lettres d'Algérie portent que, pendant l'absence du maréchal Mac-Mahon, le général Ladmirault, sous-gouverneur, a été chargé du gouvernement.

Florence, 13 novembre.

Le roi Victor Emmanuel a quitté Naples cette nuit revenant à Florence.

La *Gazette de Florence* dément la nouvelle que l'Empereur Napoléon a adressé au roi Victor Emmanuel une lettre relativement à la question romaine.

Milan, 13 novembre.

Le roi de Portugal est arrivé hier dans notre ville. Il s'est rendu le soir au théâtre et a été accueilli par des applaudissements.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 15 NOVEMBRE 1865.

N° 9

LA FEMME D'UN VANITEUX.

LES ÉPOUX.

(*Suite.*)

Les lendemain, nous les rencontrons chez M. Dalbray, à une petite réunion d'intimes. Ochard cause politique avec quelques hommes sérieux. Il passe pour habile et profond en ces matières, parce qu'il écrit et qu'il parle avec une égale facilité, et que personne ne recherche ce qu'il se trouve de plagiats dans ses ouvrages comme dans ses discours. Mme Reynold chante, Hélène l'écoute, assise sur un sopha. La romance finie, Carlos s'approcha de Mme Ochard et lui dit :

« Vous me devez une explication; je la réclame.

— Pourquoi ressusciter ces vieilles histoires ? — Et elle rougit légèrement. — Vous n'étiez pas capable, dans ce temps-là de comprendre un caractère comme le mien.

— Mais vous êtes trop juste pour me laisser sans explication.

— Vous le voulez ? Je cède. Vous croyez m'avoir offensée en refusant vos éloges à mon talent d'improvisatrice. Il n'en est rien; mais vous m'aviez blessée en me considérant comme une femme dépourvue de cœur, avide de louanges, pleine d'une folle et puérile vanité. Je vous taxais d'injustice; aujourd'hui... »

Elle s'interrompit; un nuage de mélancolie se répandit sur ses traits.

« Poursuivez, je vous en prie, dit Carlos.

— Aujourd'hui j'ai presque envie de vous remercier de ce jugement rigoureux. Il m'a fait réfléchir; je me suis trouvée moins insensible aux flatteries que je ne m'étais crue jusque là, et je me suis imposé pour pénitence de ne plus improviser devant personne. Je rougirais d'être esclave de mon amour-propre.

— Vous n'improvisez plus, mais vous publiez vos essais poétiques. C'est toujours briguer l'admiration pour votre génie.

— C'est de l'ambition au lieu de vanité.

— Quelle grande différence voyez-vous entre les deux ? Le besoin d'applaudissements n'est-il pas au fond de l'une comme de l'autre ? »

Hélène demeura un instant muette. Elle ne pouvait accuser son mari, elle ne pouvait répondre : « C'est lui qui l'a voulu, c'est lui qui se fait un prestige de mon talent. » Elle reprit enfin :

« Vous voilà en contradiction avec vous-même. L'autre soir, vous me conseillez d'être ambitieuse; aujourd'hui, vous prétendez qu'ambition et vanité sont tout un.

— Elles partent de la même source. Seulement l'ambition a un but plus noble. L'ambitieux aspire à un nom respecté et honoré; il travaille pour l'avenir. Le vaniteux ne songe qu'au présent, ne recherche que les flatteries, les hommages du monde, le plaisir d'éclipser les autres et de les éblouir de son luxe, de sa richesse et de sa supériorité, quelle qu'elle soit.

— A l'homme donc l'ambition; à la femme la vanité. »

Il se fit un nouveau silence; puis Carlos demanda :

— Vous ne me gardez pas rancune, madame ?

— Avez-vous jamais cru que j'eusse de la rancune ?

— Une seule fois j'ai pu croire le contraire. »

Elle ne demanda pas quand, elle le devinait bien, et, au vif coloris de ses joues, Carlos s'en aperçut.

« Me considérerez-vous désormais, reprit-il, comme un ami qui ait le droit de vous parler franchement ?

— Oui, répondit-elle.

— Votre main en gage de cette promesse. »

Hélène la lui tendit. Au même instants, Albert s'approcha.

« Quel pacte mon Hélène conclut-elle avec notre ami ? demanda-t-il d'un ton cordial, tout différent de celui qu'il prenait avec elle lorsqu'ils étaient sans témoin.

— Nous venons, M. Marsange et moi, de nous jurer amitié.

— C'est parfait ! Je voyais avec peine l'hostilité qui semblait exister entre vous deux. A propos, mon cher Marsange, j'ai quelque chose à vous demander. »

Hélène se leva, et son mari prit sa place.

A dater de ce soir-là, Carlos Marsange devint un hôte presque quotidien des époux Ochard. L'infatigable Albert, qui ne savait qu'imaginer pour se mettre en évidence, avait maintenant deux jours de réception par semaine, l'un pour les artistes et les gens de lettres, l'autre pour les personnes de sa société dont la position, le rang ou la fortune pouvaient faire rejaillir sur lui un certain éclat.

Il continuait d'intriguer en vue de son élection au Conseil provincial. Le jour vint, il fut nommé. Il célébra sa victoire d'abord par un banquet offert à ses parrains et à ses courtiers électoraux dans le premier hôtel de la ville, puis, quelques jours plus tard, par un bal dans ses salons.

Déjà l'on dansait, et Carlos Marsange n'était pas encore arrivé. Il y avait huit jours qu'on ne l'avait vu. Hélène, surprise, regardait souvent du côté de la porte.

Au nombre des invités figurait un M. Valentin, artiste d'un grand mérite et ancien professeur de piano de Mme Ochard. Il était de retour, depuis une quinzaine, d'un voyage de plusieurs années, entrepris pour donner des concerts dans les principales villes de l'Europe. C'était un homme encore jeune et d'une figure remarquablement belle, de cette beauté qui consiste tout entière dans l'expression. Une intelligence supérieure et une belle âme se reflétaient sur sa physionomie. Hélène lui avait toujours montré beaucoup d'intérêt; en le revoyant après cette longue absence, elle avait témoigné une joie franche et naturelle. Carlos Marsange, qui se trouvait là n'était pas revenu depuis.

La seconde valse venait de commencer; Hélène, au grand désespoir de son mari, la dansait avec son maître de piano. En passant devant une des portes, elle entrevit une figure sombre, encadrée d'une barbe et d'une chevelure noires, et une paire d'yeux étincelants. A un second tour, elle ne la revit plus. La valse finie, elle traversait le salon au bras de M. Valentin quand quelqu'un lui fit de loin un salut cérémonieux, accompagné d'un regard glacial. C'était Carlos.

Elle fut d'autant plus surprise de son attitude que, depuis quelque temps, il avait régné entre eux une intimité calme et confiante. Carlos n'y apportant aucune galanterie, elle se sentait à l'aise auprès de lui et s'abandonnait sans inquiétude au charme de sa société. Aussi ce raide et froid salut produisit-il sur elle la plus pénible impression.

Il ne dansa point et ne vint pas causer avec elle. Pendant le souper il s'entretint avec M. Dalbray. Hélène qui n'était pas loin d'eux, entendit son oncle demander à Carlos :

« N'attribue-t-on pas généralement à Ochard l'article qui a ruiné la réputation de M. H..., au point que la place qu'il sollicitait lui a été refusée ? On dit même qu'Ochard l'a écrit à l'instigation de W..., le concurrent de H..., qui lui a donné sa voix à ce prix, et l'on ajoute que cette voix était promise à Liévain, leur ami commun.

— C'est l'opinion du plus grand nombre, en effet. Il serait pourtant regrettable qu'Ochard eût commis pareille bassesse; car on a fait une grande injustice à ce pauvre H..., et, d'un autre côté, l'élection d'Ochard a surpris bien des gens. Liévain a plus de mérite que lui et a certes beaucoup mieux étudié les affaires de la province.

— Pour ma part, je crois mon neveu incapable de ce vilain trait. Il a trop d'honneur pour vouloir parvenir par des moyens déloyaux.

— Bah ! c'est un homme vaniteux; et

(1.) reproduction interdite.